

Les débuts de la bonneterie dans l'Aube et à Troyes

par Jean Darbot

Le tricot, connu depuis l'Antiquité, se faisait autrefois « à la main et à l'éguille » pour la réalisation de bonnets et de bas en coton ou en laine, la soie étant plus spécialement réservée à la Cour et aux classes fortunées. Des corporations très réglementées de « bonnetiers et de chaussetiers » étaient établies dans les principales villes du royaume. Ainsi à Troyes, les premiers statuts datent de 1505 et il fallait de longues années et beaucoup d'expérience pour passer « maître ».



Girouette à Bucey-en-Othe.
(Coll. Musée de la Bonneterie, Troyes)

L'activité économique d'une région dépend en grande partie des ressources et de la nature du sol. Le département de l'Aube n'échappe pas à cette règle. Coupé en deux parties par une ligne qui va de Vulaines à Chavanges, il comprend au sud-est la Champagne humide et le Pays d'Othe, zone de terrains argileux aux rivières abondantes propices aux prairies, aux pâtures, aux arbres fruitiers et aux forêts feuillues, et la chaîne des Bars, plus calcaire, où la vigne et l'exploitation forestière demeurent des richesses importantes. Au nord-ouest au contraire, s'étendent les confins de la Champagne crayeuse – dite aussi pouilleuse – sèche et aride, aux rendements agricoles faibles, à la population dispersée,

coupée par les vallées de l'Aube et de la Seine. Au centre et à la limite de ce partage, la ville de Troyes et sa banlieue rassemblent plus du tiers de la population active du département (1).

Si le succès et la réputation des foires de Champagne dans le tissage et le commerce des toiles avaient favorisé, dès le XII^e siècle, l'émergence à Troyes d'une bourgeoisie industrielle et fortunée, les campagnes, situées en dehors des grandes voies commerciales, devaient se limiter à une modeste vocation agricole, complétée de petits travaux textiles proposés à façon. La culture du lin et du chanvre, l'élevage du mouton, répandus alors en Champagne humide, le coton importé fournissaient les matières premières que femmes, vieillards et enfants filaient péniblement au rouet. Elles alimentaient les ateliers de tissage urbains produisant chaque année entre 20 000 et 30 000 pièces de belles étoffes qui, grâce aux blanchisseries troyennes réputées, entretenaient un commerce local particulièrement florissant.

C'est à partir de la fin du XVII^e siècle que des métiers à tisser commencent à se répandre timidement dans les zones rurales des vallées de l'Aube et de la Seine, aux abords immédiats des deux grands centres. Mais l'industrie locale ne va pas traverser le XVIII^e siècle sans connaître un certain nombre de secousses sérieuses. Une première crise atteint la tisseranderie en 1732, la draperie en 1770. Une nouvelle crise fin 1782, du fait de la cherté des cotons, sera suivie d'une période